

Philip Andelys

Là bas le Tour de France

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-3794-2

© Philip Andelys

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Je dédie cette histoire à Raymond Poulidor, qui a remporté 7 étapes du Tour de France en 14 participations.

« Au bout du compte, le Tour de France, cette machinerie grandiose prêche surtout le sens de l'effort, la solidarité, le goût du risque et bien d'autres vertus encore, dont les champions pourraient à juste titre proclamer l'efficacité en lettres d'or sur leurs maillots ».

Antoine Blondin.

« Je tiens de ma patrie un cœur qui la déborde, plus je suis Français plus je me sens humain ».

René Cassin, Prix Nobel de la Paix, 1968.

« Un jour, au pied d'une escouade de cyprès en file indienne, j'ai vu, de mes yeux vu, un jeune homme avec des lunettes noires, appuyé sur une canne blanche. Il tendait l'oreille au Tour de France, et tout un visage pathétique pour le humer, s'en imprégner. J'y trouve la confirmation que s'il offre pas tout le temps quelque chose à regarder, le Tour parle depuis toujours, au moins à l'imagination ».

Antoine Blondin.

A la mémoire de Robert Chapatte coureur cycliste et journaliste sportif. 1922-1997.

Monsieur François et l'école de Fanfa

1

Je l'ai vu, le journaliste venir vers moi. Il portait une casquette, des lunettes de soleil et un pantalon de toile avec de grandes poches sur le côté. Il était habillé en reporter. J'en avais déjà vu des comme lui un jour à la capitale. En bandoulière, il avait un appareil photo. Un gros. Moi je tenais mes cahiers et le carnet de Dahirou, c'est tout ce qu'il me restait. Il était pas seul, ils étaient nombreux, venus de partout, de toute la terre pour voir ce qui s'était passé au village. Mais lui il était français, je l'ai entendu parler à un autre. Il parlait le français comme moi. Parce que moi aussi je parle le français, et je le lis et même je l'écris. C'est [Dahirou](#), mon grand-père, qui m'a appris. C'est lui qui m'a tout appris. Il m'a tout appris parce qu'il savait tout.

Le reporter, il veut savoir, mais moi je dis rien. Je sais qu'ils viennent ici pour raconter aux autres, mais moi je dirai rien. Après ils le disent aux autres dans leur pays. Ils montrent tout à la télé. Tout ce qui est laid, ils le montrent et les autres ils regardent. Moi je dirai rien, parce que c'est pas beau. Et ce qui est pas beau il faut le garder dedans, c'est [Dahirou](#) qui me l'a dit. Il faut le cacher dans sa tête et le tenir fort pour montrer que c'est toi le plus fort et que t'en as pas peur. De toute façon si t'en parles, au début ça fait du bien, mais après souvent ça te revient dessus, comme toutes les grosses mouches chassées par la queue des vaches, et là ça fait mal parce qu'y en a qui aiment te le prendre pour te piquer avec, ils s'en amusent contre toi. Alors le pas beau, sûr que ça fait mal à la tête, mais si tu

tiens, t'en parles plus, ça fait plus mal, ça finit par être comme le reste ça change de couleur, ça devient pâle.

Dahirou, mon grand-père, le disait, à force tout devient pâle dans la tête, mais il disait aussi qu'il y a des choses qui doivent rester brillantes. Brillantes comme le soleil, ou comme les plus belles étoiles, comme ça on les voit bien et on sait où on va. Et il faut y aller. Il insistait là-dessus, il faut y aller sinon on reste dans le noir, dans la nuit et parfois on y reste toute sa vie. Il disait aussi qu'y a des peuples qui sont encore dans le noir. Et je crois qu'il pensait à notre peuple même s'il ne le disait pas comme ça. Toutes ces belles choses brillantes Dahirou il les avait notées dans un carnet.

Il est tout long ce carnet avec une couverture noire en plastique comme du cuir. Il se ferme avec un crochet en métal qui porte même un petit tube pour mettre un crayon. Mais Dahirou il utilisait un stylo noir pour le remplir. Il était plein des idées des penseurs français. Ceux du Tour, ceux de Monsieur François, l'instituteur de mon grand-père. Parce que dans cette histoire tout part de Monsieur François, l'instituteur coureur cycliste. C'est lui qui a montré le chemin que nous on a suivi et qui a tout déclenché. Tout est attaché jusqu'à maintenant. Et dans son carnet, à Dahirou, les pages sont remplies d'une écriture petite mais très claire comme une imprimerie. Dahirou s'était appliqué en gagnant de la place pour tout pouvoir marquer. Il faisait des citations entre guillemets et mettait aussi ses commentaires comme un échange de pensées avec ses amis les penseurs.

Je l'ai avec moi, dans ma poche tout le temps maintenant. Dahirou, il est parti mais j'ai ses amis avec moi, ce sont mes amis aussi.

Il s'est approché le reporter, il avait un visage bizarre comme celui de nos cochons avec des tâches roses et noires. Sa barbe bien rasée faisait une marque noire sur ses joues, comme si les poils dessous servaient à noircir sa peau luisante recouverte de sueur. Il clignait les yeux en levant ses lunettes noires. Tu parles français ? qu'il me demande. J'ai fait non de la tête. J'ai baissé la tête. Français ? Tu connais quelqu'un qui parle français ? J'ai montré là-bas, un groupe autour de Nawaage.

Nawaage, elle n'arrête pas de lever les bras au ciel, et elle montre la forêt en criant : c'est Bori qui s'est vengé sur nous. Mais pourquoi, il s'est vengé ? Et pourquoi Bori il aurait fait venir les gens de la capitale qui nous ont fait ça ? Nos ancêtres sont gentils disait toujours Dahirou, n'ayez pas peur d'eux, faites ce qu'il faut, travaillez bien et ils nous donneront des pluies et de bonnes récoltes. Mais dans la capitale ils n'ont plus d'ancêtres, ils ne respectent plus. C'est Maa Ngala leur chef. Et Maa Ngala il dit que son ancêtre c'est lui. Mais ça c'est pas vrai, les ancêtres ils sont dans l'eau qui coule là-bas, dans la forêt qui bouge, dans les animaux qui se cachent. On les voit jamais les ancêtres. Ils sont vrais, mais on les voit pas. Si lui il dit qu'il est un ancêtre, c'est qu'il ment. C'est pour ça que ceux de Maa Ngala ils font le mal.

Nawaage, elle dit ça au journaliste que c'est la faute à Bori. Mais lui il n'y croit pas. Il veut savoir les faits comme il dit, ce qui s'est passé. Regardez, ce qui s'est passé, regardez comment il est le village, c'est tout ce qui s'est passé.

Le journaliste, il note sur un carnet. Il note quoi ? Je voudrais bien le savoir moi. Il note que les cases en terre sont détruites, qu'on y a mis le feu. Que les baraques en

briques le long de la route sont toujours là et qu'elles ont perdu leur toit, des tôles ondulées qui sont partout comme des écorces de Rauwolfia tombées sur une fourmilière. Et nos blessés partout qui pleurent et qui gémissent.

Et il fait des photos, les enfants autour de Nawaage, et un autre groupe autour d'Ayanaa et un autre avec Hasani. Il y a les femmes et les enfants et tous les blessés qu'on a mis dans la kimia. Et dehors les poules et les cochons qui mangent tout ce qu'ils trouvent dans l'épicerie de Kolade. Kolade il est plus là. Son épicerie est encore là avec les légumes par terre et les boîtes, les conserves et les paquets de farine et le sucre qui se mélangent en faisant des tas blancs sur le sol. Les cochons, ils ont ouvert la grosse boîte métallique de Kolade qui est pleine de bonbons, des berlingots, des caramels et des réglisses. Moi, mes préférés, c'est les berlingots, les verts clair avec un trait encore plus vert au milieu qui a encore plus de goût que les côtés. Les cochons, ils font pas la différence, ils mélangent la réglisse avec les gombos et les ignames. Avec leur museau ils mangent le sucre et la farine, et aussi la terre qui va avec.

J'ai retrouvé Perbel, c'est mon petit chien, tout noir, sa mère c'était Ima. Ima ça veut dire amour chez nous. Une belle chienne qui sourit avec sa queue et qui lèche tout le temps. Perbel, ils me l'ont tué. Ils ont roulé dessus avec leur grosse voiture sans toit. Ils me l'ont aplati et allongé comme une réglisse. Sa tête était la même avec ses oreilles droites et sa petite langue rose qui sortait. Son corps derrière, c'était comme une bande de pneu découpée, noire et rouge sur les côtés avec les tripes qui sortent. La terre avait tout bu du sang, il était sec. Je l'ai roulé comme une feuille de manioc. Ca faisait drôle sa tête et son corps en

rouleau à côté. Je l'ai pris et je l'ai enterré près de la rivière. C'est là qu'on allait jouer tous les deux. Il savait nager sans qu'on lui apprenne. Et chaque fois qu'il en sortait je me mettais au-dessus de lui à quatre pattes, il se secouait en se tordant comme un ressort et je recevais toutes les gouttes sur mon ventre. Après on recommençait. Ca durait sept ou huit fois puis il voulait plus.

Le soleil, il rougit tout derrière la colline, et les journalistes quittent le village. Peut-être que demain ils reviendront. Des Américains ou des Français ou d'autres encore. Ils viennent et ils partent et c'est tout. Et c'est bien comme ça qu'ils partent. Ils viennent vite et repartent vite. C'est normal y'a tellement de choses laides sur la terre qu'ils veulent être partout à la fois où c'est laid. Ils sont toujours en retard, ils courent toujours. Après, la laideur elle reste, mais eux ils s'en vont. Ils veulent seulement montrer les faits aux autres dans les télé.

Le village, le soir, il est comme avant, calme. Mais c'est pas ce calme que j'aime. Avant, le village, il était calme le soir parce qu'on entend presque plus les hommes et les femmes qui ont fini de s'activer sur la charrue, sur la meule, sur le pilon à mil ou au puits. Alors, comme une récompense, la savane et la forêt derrière la colline nous donnent des bruits mystérieux, forts et beaux. Maintenant j'entends Nawaage, Ayanaa, Hasani, et les autres, toutes nos mères, toutes les femmes qui pleurent. Elles le font doucement, parce que d'abord ça sert plus à rien de le faire fort et puis surtout, si elles pleurent trop fort, elles n'entendent plus la savane et la forêt. Elles y croient encore à la récompense comme si les hommes étaient là et avaient bien travaillé. Mais ils sont plus là. Elles écoutent quand même, pour le souvenir, mais c'est plus pareil.

Le seul qui était pas d'accord pour la parabole et la télé c'était Mamba notre sorcier. Il disait toujours qu'on doit demander l'autorisation à Bori notre ancêtre. C'est Bori le vrai maître du village et pas Lamine ou Dahirou. On l'a un peu écouté et on lui a dit d'accord qu'il demande à Bori s'il voulait.

C'est quand même Lamine qui avait installé la parabole sur le toit de la Kimia, notre maison commune. Il était parti avec Dahirou à la Capitale, je m'en rappelle bien, de ce jour. Un vent chaud soufflait du nord, il mettait la poussière partout, même que nos bouches donnaient un goût de terre. Quand ils sont revenus ça s'était calmé. Ils ont sorti le carton de la Renault 4 et l'ont posé délicatement sur un tapis de chanvre au centre du village, au pied de notre grand arbre, notre Kaïl qui a mil ans et qui nous réunit chaque fois que c'est grave ou très important.

Tout le village était là. Tous assis. Le vent était encore là, tiède, il faisait tomber sur nous les feuilles du Kaïl avec leur dessous gris, elles tournaient sur l'air en tire-bouchon comme la queue de nos cochons roses et noirs qui ont goinfré sans autorisation l'épicerie de Kolade. [Soufiane](#), il en mettait de côté des feuilles pour les plaies du bétail, nous on les chassait en soufflant dessus.

Lamine, il a ouvert le carton, il a ôté le plastique et doucement il a levé la parabole. Blanche. Il l'a brandie et l'a même tournée à l'envers au dessus de sa tête, comme une ombrelle ou un parapluie. Les feuilles cognaien dessus. J'ai ça en tête, bien gravé, comme les dessins au couteau sur l'écorce dans mon baobab. Lamine, qui ouvre toute sa bouche sur ses dents émail de machine à laver,

tout beau dans son boubou plein de bleu et de jaune, il nous crie on l'a maintenant. Puis il la tend à Dahirou. Et Dahirou dépose un baiser dessus et lui aussi la brandit. De sa main qu'il lève, il montre le ciel. Les images viennent de là-haut, du satellite, on aura les images de France, directement, qu'il dit.

On regardait tous là-haut, au travers des lourdes branches du Kaïl et du feuillage troué. On voyait rien là-haut. Lamine nous a vus bizarres, il a ajouté, ça se verra la nuit, le satellite, ça brille comme une étoile. Car cette nouvelle étoile, elle nous donne de belles images qui scintillent, pas floues comme la vieille antenne qui servait surtout de perchoir aux perroquets et aux perruches et qui rayait l'écran en permanence avec ce bruit qui gonfle les tympans.

Bientôt, après la saison des pluies nous aurons le Tour, le vrai, pas comme l'an dernier ajouta Dahirou. Car l'an dernier on avait pas eu le Tour comme il se doit. Il avait été rayé tout le temps par l'antenne et les voix aussi avaient perdu leur son et le sens de ce qu'elles disaient. Lamine, il montait sur le toit et bougeait l'antenne dans tous les sens. Nous, de dedans on le guidait. Parfois, on arrivait à voir à travers les rayures du noir et blanc. On voyait les coureurs descendre l'Alpe d'Huez, mais ça durait pas. Les raies se mettaient à bouger, les vélos se mettaient à danser comme s'ils quittaient la route, on croyait qu'ils avançaient à l'envers.

Les enfants, les petits, Djibril et sa bande, ça les faisait rire, tous ces vélos et ces coureurs découpés en fines tranches qui allaient en zigzag dans tous les coins de la télé. Mais nous, les champions du vélo, on était très en colère. Samba, il se levait, et avec son bâton à chèvre, il

faisait semblant de taper sur la télé comme pour la guérir d'un coup magique. Nous, on lui disait d'arrêter juste à temps. On en voulait à l'antenne et même à Lamine, car on voyait plus rien, on savait plus le maillot jaune et le maillot vert et le maillot à pois du meilleur grimpeur. Moi, j'avais eu le à pois. Alors après, on était très tristes quand ça faisait une grosse étincelle en plein écran et puis un dernier petit coup de tonnerre dans le son. Et c'est tout.

Dahirou était en colère aussi, il montait sur le toit pour essayer d'arranger, mais il y arrivait pas. Il nous disait que c'était la catastrophe, il nous disait, perdre le Tour, pour nous c'est une catastrophe. Car le Tour portait plus que lui-même. C'est ça qu'il faut comprendre. C'était très important pour nous le Tour. Très. Depuis Monsieur François, du temps des Français, c'était très important le vélo et le Tour, c'est pour ça qu'on y tenait.

Et pourtant l'an dernier on l'a pas eu en entier le Tour. La télé a grésillé, jusqu'à la fin. Madior montait la garde devant au cas où elle déraye tout d'un coup. Pendant les coupures Dahirou venait régulièrement dans la Kimia pour savoir. Mais quand y'avait que le grésillement, il allait se rasseoir près de Kaïl et ne disait plus rien. Il pensait dans sa tête avec cette grande main fine posée dessus. Cette grande main qui continuait à parler quand il se taisait tellement elle nous dessinait ses belles pensées. Avec l'autre il promenait un petit bâton sur la terre, il faisait des ronds, et parfois il touchait son arbre avec, l'arbre de son père, de son grand-père, de son ancêtre Bori, notre ancêtre à tous, qui avait peut-être bloqué la télé. Mamba le croyait. Lui non, pas vraiment. Il posait le petit bâton et touchait le tronc de Kaïl, il mettait le doigt sur la sève rouge qui sort de l'arbre par endroit et l'étalait doucement en faisant un

rond et puis un autre à côté comme les roues d'un vélo. Deux ronds rouges qui, comme du sang, allaient sécher marron.

Lamine est monté sur le toit avec Kouassi. Tous, on s'est approchés pour les voir. Dahirou a dit assis à nouveau. On regardait le spectacle des deux avec leurs outils. Lamine a décroché la vieille antenne et l'a lancée. Elle est retombée en bas comme un cadavre. Nawaage, elle a poussé un cri de soulagement, le même qu'elle avait fait quand on nous avait ramené la carcasse de ce vieux lion qui avait dévoré Teghen et Baba en bord de forêt près de Kawu. Comme si Lamine nous avait débarrassés du mal. Kouassi se tenait à côté avec la parabole. Ensuite ils l'ont fixée. Dahirou est entré pour régler la télé. Avant de la visser à fond, Lamine l'a orientée suivant la voix de Dahirou. Plus bas, à droite, monte maintenant. Lamine, il connaissait pas sa droite. On pouvait même pas lui dire la main du crayon, ou de la plume parce qu'il savait pas écrire. Dahirou a dit alors côté montagne et vers le ciel. Et puis ça a marché.

On est tous rentrés et on s'est assis. La journaliste, très belle, avec ses longs cheveux clairs et lisses, nous parlaient du temps qu'il faisait dans le sud-ouest à Agen et à Marmande. Il allait faire très chaud, alors que chez nous c'est la pluie qui venait des gros nuages noirs.

Dahirou a touché quelques boutons pour régler encore mieux. L'image était sage, nette, comme elle doit être en fin de compte. Parce que quand il nous faisait l'école Dahirou nous disait soyez sage comme des images. Kouakou et Tapé, ils comprenaient pas ce que cela voulait dire ne pas bouger comme une image, car eux, plein les poches, ils avaient des images de footballeurs qui bougent

toujours. Alors Dahirou il tapait fort sa baguette et là tous on comprenait.

L'image de la télé était maintenant comme en vrai, comme si la belle journaliste ne s'adressait qu'à nous. Ses yeux bleus dans les nôtres qui sont noirs, même dans le blanc parfois. Comme si, après le journal, elle allait descendre de la télé dans la Kimia pour nous montrer comment elle était belle, habillée à la mode de Paris. Sûr que si elle avait pu elle ne serait pas venue parce que dans la Kimia c'est pas trop propre et bien parfumé comme à Paris. Y'a la hyène d'Assaye, pelée et puante, qu'il tient en laisse comme un chien. C'est un chien d'ailleurs, il l'a trouvée petite, comme moi Perbel, mais elle le bat en odeur. Il lui mettait de la Cologne de sa grand-mère Busara, mais le mélange sentait pire que de la charogne en plein soleil et faisait vomir. Même que nous aux séances télé on lui bloquait la hyène dehors, et loin encore, attachée à l'arbre. Alors la journaliste elle aurait pas pu rester.

Dahirou était content du résultat, il s'est levé et a éteint la télé. Il fallait pas trop consommer l'essence du générateur électrique, l'électro comme on l'appelle. Alors la télé c'était pour les grandes occasions, pour le Tour surtout qui allait recommencer. Il a dit que pour fêter la télé de retour on allait danser.

Tidiane et Seydou ont ramené leur tamtam. La nuit était belle, tous à chanter et à danser sauf les vieux qui ne bougent que la tête, fermant les yeux vers leur jeunesse. Les femmes sont au milieu, elles tournent sur elles en levant les bras au dessus de leur turban rouge comme des fleurs d'hibiscus. Les hommes sont autour. C'est comme ça, une tradition de chez nous. Kilima et Malaïka sont

entrées avec des calebasses pleines de dolo. Et on a bu. Le dolo, c'est le jus du mil qui a bouilli, qui pique et qui fait tourner la tête. On en boit tous. Mamba il est arrivé et il en a bu plus que les autres, c'est le seul qui a le droit. Les femmes s'écartent et il se met au milieu avec ses bracelets de plumes d'ibis autour des bras et des mollets. C'est le bruit du tamtam qui se mélange au dolo qui entre dans sa tête et qui l'amène auprès de Bori notre ancêtre. Quand il est près de lui ça se voit, il avance les genoux et se penche en arrière jusqu'à toucher le sol avec les épaules, et là on sait qu'il parle avec Bori, il lui demande l'autorisation de la télé. Le tamtam, il joue avec nos corps, il entre tout seul dedans et le secoue dans tous les sens, comme les manguiers de la colline par le vent du sud. Alors tout le village appartient au tamtam, la nuit aussi se remplit de lui et cette fois c'est la savane et la forêt qui écoutent. Elles écoutent les hommes, et puis bientôt quand ils se taisent de fatigue, elles reprennent le dessus, elles se mettent à murmurer à nouveau avec tous les bruits mystérieux et bizarres qui nous disent que les animaux et les arbres parlent. On les écoute cette fois pour s'endormir.

Le village, maintenant, il n'appartient plus au tamtam qui fait de nous ce qu'il veut. Tidiane n'est plus là pour taper dessus. Mamba n'a plus rien à dire à Bori, il n'y a plus de dolo pour nous chauffer la tête et tenir la danse pendant des heures. Et la forêt n'a plus rien à dire non plus. Ou si elle parle, je l'entends plus.

Notre parabole, celle des images sages de la télé, elle est parterre en mille morceaux. Ils l'ont cassée en rigolant, parce qu'ils cassaient tout en rigolant avec leurs machettes et leurs bâtons. Et ils buvaient notre dolo alors qu'il n'était pas pour eux.

Les chèvres se sont installées dans la maison de Lamine toute de briques au toit ondulé. Elles n'ont pas le droit. Pourtant, elles y sont venues. Elles sont au sol, couchées, les pattes sous le corps. J'ai vu leurs yeux jaunes dans la pénombre barrés de ce trait noir qui fait peur. Elles remuent la barbichette en ruminant les feuilles d'acacia. Si Lamine était là, il ne permettrait pas. Du bâton qu'elles recevraient.

La Renault, notre seule voiture au village, ils l'ont brûlée. Elle reposait sur les tambours de frein, les pneus cramés n'avaient laissé que le fil de fer tout fin en bobine qu'ils ont dedans. Elle n'était qu'une carcasse après les vautours, y'a plus rien à manger dessus. Yoro, je crois, il aurait pu en faire quelque chose, la faire revivre parce que le moteur ça fond pas.

J'aide du mieux dans la Kimia où on a mis nos blessés. Un docteur est quand même venu de la capitale, un que Dahirou connaissait, qui avait accepté sans trop regarder le pourquoi de tout ça et le fait qu'on pouvait pas lui donner

grand chose. Il avait remis en vie Issakia et Kassouni et Hamidou en leur sortant le fer du corps, en recousant et en bouchant tout avec des bandes. Par contre, Ayo et Koffi gémissaient la mort, y'avait trop de dégâts dans leur intérieur. Il nous dit même que Maa Ngala recherchait nos fuyards et qu'il valait mieux qu'ils rentrent pas sous peine de mort.

La pluie n'arrêtait pas, avec la chaleur ça faisait comme dans les marmites de Fari et de Busara sur le foyer de briques, une impossibilité de respirer et la peau couverte de gouttes chaudes même à l'abri. Les chairs ouvertes et les morts avaient multiplié les mouches qui grouillaient partout. Elles couvraient les jambes et les bras en plaques noires de nos malheureux. On avait mis les enfants à côté qui remuaient les grandes feuilles du caladium pour les écarter et refroidir un peu. Même la hyène d'Assaye s'était détachée et reprenait sa vraie nature pour la charogne qu'elle sentait partout dans le village. Assaye s'en occupait plus, il avait disparu lui aussi avec son père. Alors je l'ai remise à la laisse à l'ombre loin des odeurs.

L'électro marchait encore, il le fallait pour les deux frigos du village qui gardaient maintenant des médicaments et de l'eau pure en bouteille pour nos blessés. Mais bientôt il nous faudrait de l'essence. Je devrais aller en chercher à Kipalou avec le grand jerricane en métal.

Les femmes sont là-bas avec les enfants contre elles. Toutes nos mères n'ont plus leurs hommes pour tenir la charrue sur la terre dure.

Et moi, je vais à la rivière, je vais plus loin, en bord de forêt, dans mon arbre, dans mon baobab qui est maintenant ma seule maison. C'est dans son ventre que je vais, que j'habite. Dans mon arbre, dans son creux, j'ai mes livres et

mes cahiers, j'ai les livres de Dahirou, ses livres de France que j'ai ramassés vite après l'attaque, ses livres qui l'ont rendu si intelligent, si clair, si beau dans son parler français comme un vrai.

Et dans mon baobab avec Kouakou on a fait le Tour au couteau avec les vingt deux étapes. De Lille à Paris avec les Pyrénées et les Alpes. Dahirou, l'avait vu. Il était fier de moi.

Ils sont où maintenant mes copains ? Kouakou qui était toujours après moi et moi aussi après lui et Awanjo avec sa perruche verte et jaune et Bokary avec ses grands pieds larges d'éléphant qui souvent lui faisaient gagner l'étape avec son lézard sur l'épaule et Siale qui portait toujours son petit frère malformé des os. Ils ont eu peur, ils sont partis avec les hommes. Ils vont revenir. Les autres, les Lamine, les Yoro, les Mamba, les Kolade, les [Soufiane](#), et plein d'autres, ils sont partis chez Bori. Et Dahirou il est dans la forêt, j'y vais tous les jours pour le voir, mais je l'ai pas revu. Je sais qu'il y est.

Le Tour, il n'est pas venu comme ça, tout seul, chez nous dans la Kimia. Il existait déjà depuis longtemps. Depuis le temps des Français. Depuis Monsieur François l'instituteur de Dahirou. Tout a commencé avec Monsieur François. Je le sais de Dahirou qui m'a tout dit. Je le sais aussi du carnet de Dahirou dans lequel il y a des dates et l'histoire pas en entier mais beaucoup.

C'est ça qu'il faut savoir pour comprendre tout. Tout jusqu'à maintenant. Jusqu'au drame. Car tout est attaché. Comme un fil qui coud le temps en des morceaux de papier de toutes couleurs qui font la guirlande de notre vie ici au village.

Monsieur François, c'est cette histoire que je me dois de raconter maintenant. Toute. Avec aussi le mystère de la mort de Monsieur François, parce qu'on n'a jamais su qui l'avait tué.

Et je dirai pourquoi Dahirou ensuite il était parti en France pour étudier la loi et puis revenu chez nous ici à Tiélo, dans le village, pour refaire l'école pour nous et nous enseigner les grandes valeurs qui dépassent les hommes. Car il fallait continuer les grandes valeurs.

Parce que quand Dahirou était petit y'avait pas d'école ici au village, chez nous les Nalus, ici à Tiélo. Les enfants n'allaient pas à l'école parce que les bras des enfants étaient aux parents pour le champ, pour l'eau et le bois. L'école ça sert pas pour marcher longtemps et porter lourd. Et pourtant ça sert. Ça sert beaucoup nous dit Dahirou tout le temps. Ça compte beaucoup le savoir qui permet la liberté, donc de plus dépendre. Dahirou le disait toujours quand tu sais pas t'es toujours un enfant attaché à un

piquet qui t'empêche et la corde est courte. Quand tu sais tu peux couper la corde et faire du mieux pour toi et les autres.

Alors Dahirou un jour, quand il est rentré de France, il m'a raconté le commencement avec Monsieur François. Toute l'histoire. C'était du temps des Français. Et ça je vais vous le raconter, à ma façon, mais je vous le raconte comme Dahirou me l'a dit. Je le laisse parler.

« Un jour j'étais sous kaïl avec mon père à faire des piquets à la machette, j'ai entendu une auto, c'était une 404 Peugeot, bleue. Elle était grande derrière avec des vitres tout du long. C'est Monsieur François qui en est sorti avec son front haut qu'il portait sous un chapeau de paille qu'il souleva pour saluer. Car très vite tout le village était là autour de l'auto qui était belle. Il a demandé après Bambo, le chef d'alors, et fut conduit à la kimia.

Je le connais, a dit mon père, c'est le nouvel instituteur de Tapa. Après ça, en partant, il s'est arrêté près de moi et il m'a regardé tailler le bois. Il m'a même demandé ce que j'allais en faire des piquets. Moi j'étais fier que l'instituteur s'intéresse à moi. J'étais fier parce que tous les enfants du village étaient autour de la 404 bleue et que moi j'avais discuté avec le conducteur.

Après ça Bambo a fait venir tout le monde sous kaïl et a dit que les Français voulaient faire une école à Fanfa et que les enfants des villages autour devraient y aller et que ça commencerait en septembre. Mais à Fanfa y'a rien, c'est de la savane avec des arbres et des troupeaux de chèvres qui passent. Rien à Fanfa donc pas d'école. Et Fanfa était à deux heures de marche du village.

Le chef a dit que c'était à Fanfa parce que c'était au centre de tous les villages et donc à deux heures de marche des six villages autour : Kipalou, Agano, Tapa, Aburi, Kouta et bien sûr Tiélo le nôtre.

Le chef a dit aussi que l'école des Français était obligatoire et que tous les enfants de 6 à 14 ans devaient y aller. Les garçons comme les filles.

Fanfa c'était l'idée de Monsieur François qui venait d'arriver de la métropole. Parce qu'à la capitale les autres Français lui avaient dit : ta zone c'est la grande savane du nord-est en bordure de forêt, tu as six villages et débrouille-toi. Monsieur François, il avait dit oui. Il avait dit qu'en septembre il serait prêt et que tous les enfants seraient là. Parce que comme instituteur, s'il voulait faire son métier, il lui fallait des élèves pour qu'il puisse transmettre le savoir qui permet de couper la dépendance. On lui avait dit, les autorités, qu'on l'aiderait à faire une école à Fanfa, mais faute de moyens on lui avait dit aussi qu'il utilise les villageois pour faire l'école. Mais les villageois avaient autre chose à faire et même beaucoup ne voulaient pas aider le Blanc de la capitale qui allait leur prendre les enfants.

Monsieur François est alors revenu à la capitale et il s'est fâché contre les autorités françaises. A force de se fâcher il a obtenu des outils. Des scies, des marteaux, des clous, des tarières, des rabots, des tournevis, des ciseaux à bois, du fil électrique et plein de choses qu'il a mises dans sa 404.

Et puis il est revenu dans les villages et a fait comme un marché. Il est venu à Tiélo un jour, il a sorti tout son matériel et a dit : choisissez ce que vous voulez, c'est à vous. Mais vous l'aurez après la construction de l'école.

Arona, Amar, Maïssa, Gora, tous se sont regardés et quand il ont vu le matériel tout neuf, après discussion, ils ont accepté. Ils ont dit à Monsieur François ce qu'ils voulaient garder comme outil après.

C'est comme ça qu'en deux mois l'école a été construite en plein milieu de la savane, comme au centre du cercle des villages autour. Et c'est Monsieur François qui avait fait les plans de la construction et qui disait où on met la fenêtre et où on met la porte. Et comme il s'était encore fâché contre les autorités, un jour, un gros camion est arrivé plein de briques, car il voulait qu'elle dure son école et qu'elle résiste aux pluies et au vent. Il y avait même un panneau au-dessus de la porte d'entrée, peint en bleu sur fond blanc avec un liseré rouge autour comme le drapeau français. Il était écrit dessus : ECOLE REPUBLICAINE DE FANFA, et dessous en plus petit : Liberté, Egalité, Fraternité.

Mon père Mamadou avait participé à la construction pour avoir une hache et une scie et il m'avait raconté le courage de Monsieur François et sa gentillesse de donner le repas aussi à tous.

En septembre Monsieur François était prêt dans son école neuve de Fanfa. Il avait même installé tout seul les bureaux et les chaises, le tableau noir et l'estrade. Tous les meubles, ça c'était prévu par les autorités françaises, ça faisait partie d'une grande livraison pour l'école. Monsieur François il avait prévu pour 50. Parce qu'il était seul comme maître et parce qu'il savait que c'était le nombre des enfants dans les 6 villages. Ça devait commencer à 8 heures ce jour-là, mais ce jour-là, à 8 heures y'avait que moi venu à pied de Tièlo. J'avais de la fierté d'être le seul à 8 heures. Mon père m'avait dit la veille, Dahirou, demain

tu vas à l'école, parce que par les leçons tu seras lire et compter, tu pourras mieux vendre la récolte. Nous, le prix de la récolte on nous le fait à l'avance et on nous raconte tout le temps que le prix baisse avec des faux raisonnements. Ils nous montrent des papiers avec pleins de signes et nous on fait une croix comme quoi on accepte le prix bas. Si toi tu sais compter et raisonner tu feras le juste prix. Tu parleras à égal avec ceux de la capitale. Voilà ce que m'avait dit mon père. Et mon père avait dit aussi : j'ai travaillé avec l'instituteur pour l'école et je sais ce qu'il vaut ce Blanc, il est bon, juste et droit, j'ai confiance. Et en plus je voulais aussi revoir la 404 break bleue de Monsieur François.

Dans la matinée du premier jour on était quatre à venir. Les autres, une fille de Kipalou et deux garçons de Kouta, sont arrivés en retard, mais arrivés quand même. L'après-midi deux petits, un frère et sa sœur, sont arrivés d'Agano, ils devaient avoir 7 ans. Après trois heures de marche ils se sont couchés sur le sol de la classe et ont dormi. Et quand Monsieur François leur a demandé pourquoi les autres n'étaient pas venus, personne n'a répondu. Même moi j'osais pas. Mais à la fin j'ai dit qu'à Tiélo les parents sont d'accord parce que Bambo avait dit l'importance, mais que l'école de Fanfa était trop loin, deux heures le matin et deux heures le soir, c'était beaucoup pour les enfants.

Alors Monsieur François il a dit qu'il allait trouver une solution. Et en attendant l'école a commencé pour nous. Première leçon de lecture avec des livres tout neufs et tout beaux. Et puis, à la fin de la journée, Monsieur François nous a ramenés dans le village et quand je suis arrivé, tous les autres m'ont vu descendre de la 404 bleue, ils étaient en admiration et m'enviaient. Quand ils ont vu ça tous les

enfants ont dit qu'ils iraient à l'école demain pour revenir dans la Peugeot, mais Monsieur François a dit que désormais, et pour un temps, l'école s'arrêtait mais qu'elle reprendrait bientôt. »

C'était ça le début de l'école pour Dahirou et Monsieur François. Après y'a la suite. Et Dahirou il me l'a racontée plusieurs fois tellement je lui ai demandée.

Pourquoi Maa Ngala il nous a fait ça, ici à Tiélo dans notre village qui était bien dans le calme et la passion du Tour ? Ils ont tout cassé et mon vélo de course aussi ils me l'ont cassé. Les vélos d'avant, que me racontait Dahirou du temps de Monsieur François, ils ont disparu. Si, y'a que Rivo, maintenant tout vieux, qui a gardé le sien. Y'a Sidy aussi qui en a un. Mais les anciens vélos d'avant on ne sait plus où ils sont. C'est peut-être Akpa ou Akadjé ou Mamba notre sorcier qui les ont supprimés. Et l'ancienne école de Monsieur François, celle de Fanfa aussi, elle a disparu. Parce que Monsieur François avait été retrouvé mort quand les Français ont dû quitter le pays pour l'indépendance.

Ils m'ont cassé mon vélo. Même Yoro ne pourrait plus le réparer. D'abord parce qu'il a fui pour pas mourir et ensuite parce qu'il est pas seulement gondolé. Le cadre il est comme des tubes tordus qui se touchent. Le guidon course il est aplati, comme si l'arrondi il écartait les jambes. La jante est pliée par deux fois quatre comme un huit. Les rayons, ils sont sortis des trous en haut, ils sont restés autour du moyeu en bas, c'est comme un porc-épic. Le moyeu c'est le porc et les rayons les piques. Sauf qu'il n'a pas de pattes celui-là. Et qu'on pourrait pas le manger comme on fait avec ceux qui bougent.

Yoro je l'aimais beaucoup. Il sait réparer tout. Toutes les machines. Il les transforme. Il soude avec son appareil qui fait des grosses étincelles en cascade. Il va à la capitale, il ramène des vieilles machines à laver des riches et il en fait des boîtes en tôle blanche pour les haricots ou les arachides. Avec le tambour, parce que ça ressemble à

un tambour, il fait un piège à poissons qu'on laisse dans la rivière et qui se remplit tout seul avec le courant qui passe au travers. Dans son atelier ça sent le fer rouillé, ça sent encore plus fort quand il le découpe avec sa machine tournante qui a de toutes petites dents. Les dents, elles grignotent le fer et crachent comme une flamme d'étoiles jaune et rouge qui rebondissent par terre. Yoro, il les touche sans que ça le brûle. Il est le seul à pouvoir faire ça sans se brûler.

Avec Kouakou, dès qu'on entend le bruit de la scie on arrive et on voit Yoro avec ses lunettes rondes et noires faire son trait de feu qui va jusqu'au mur. Ses grosses narines, elles s'ouvrent de plus en plus. Nous on aime ça le bruit fort et le feu, ça fait peur même si on craint rien parce que Yoro, à la fin, il débranche la machine qui s'éteint en plainte douce.

Yoro, même s'il est un peu vieux maintenant, c'est un des plus forts du village parce qu'il lève son marteau toute la journée. Et nous le soir, quand il a fini, on vient vers lui et on lui demande qu'il gonfle ses muscles. Il est fier de montrer ça. Mais il est fort que d'un côté, du côté droit. Du côté gauche y'en a moins. C'est normal, il tape toujours côté droit. Nous, avec Kouakou, on le regarde que sur son droit. C'est là qu'il est fort, à gauche il est comme tout le monde. Dahirou, un jour il lui a dit qu'il était qu'une demi-portion pour rigoler. Yoro, il a pas compris. Mais moi je sais ce que ça veut dire, je l'ai lu dans un livre.

Yoro, il m'a toujours réparé mon vélo, mais maintenant ma roue elle est fichue. Mais je crois qu'il aurait pu faire quelque chose s'il était resté.

Et l'odeur de l'atelier de Yoro, cette odeur du fer, elle est partout dans le village maintenant. C'est à cause du

sang, et le sang ça sent comme le fer. C'est normal, Dahirou m'a dit que dans le sang y'a du fer. J'ai eu du mal à le croire parce que quand je me coupe dans les buissons, je regarde le sang qui coule sur mes mollets, je le prends avec mes doigts, je les frotte, mais je vois pas de fer dedans, même pas la poudre de fer qu'on trouve en bas de la forge de Yoro. C'est rouge et puis marron si on attend, comme si ça rouillait. Je le goutte avec ma langue et quand je ferme les yeux j'ai l'impression que je suis dans l'atelier de Yoro. Donc, Dahirou a encore raison, on le voit pas, mais y'a du fer dans le sang. Et maintenant, à cause de tout le sang, notre village sent le fer.

Pourquoi on a tué Monsieur François du temps des Français ? C'est ça que voulait savoir Dahirou qui était son élève. C'est vrai que toujours dans le village y'en a qui étaient contre l'école et contre les Français et même contre le vélo et le Tour. Mamba il disait tout le temps que le chef c'était pas Monsieur François l'instituteur blanc.

Mais je dois raconter encore le début, l'école de Monsieur François et le vélo parce que Monsieur François il a trouvé la solution pour que tous viennent à l'école. Je parle encore comme Dahirou qui m'a raconté tout ça.

« Juste après la construction de l'école, à Tiélo, on a vu Monsieur François arriver un jour sur un vélo. Un beau vélo de course avec guidon courbé et dérailleur. Monsieur François était habillé en cycliste comme le grand champion français de l'époque Anquetil, que la radio parlait de lui. Il portait un maillot jaune et un pantalon court tout serrant le corps.

Les seuls qui avaient un vélo au village c'était Rivo, Racine et Sidy. Celui de Rivo il était pas un beau, il était normal, mais bien entretenu. Parce que Rivo, son vélo, il y tenait, il n'avait pas un guidon de course mais un dérailleur à trois vitesses. Il ne le prêtait jamais son vélo et le rentrait chez lui dans sa chambre et lui mettait une chaîne attachée au lit de fer. Rivo, il était là ce jour-là, et moi aussi je regardais le magnifique vélo de Monsieur François l'instituteur. Monsieur François a attendu que tout le monde soit là et surtout les enfants. Il est descendu de son vélo et s'est mis derrière comme pour le montrer.

Tous les enfants étaient là et les gens du village et Bambo, le chef d'avant, aussi. Puis Monsieur François a demandé, en se penchant vers les enfants, qui savait faire du vélo ? Personne ne leva le doigt, si, Rivo qui avait le sien qu'il ne prêtait jamais. Mais quand il comprit que Monsieur François ne parlait qu'aux enfants, Rivo se trouva tout bête et baissa son doigt. Pourtant Monsieur François alla vers lui tout en tenant son vélo et demanda à Rivo tu veux l'essayer ? Personne ne parlait et tous les yeux étaient sur lui. Rivo sourit et finit par dire oui. Tiens vas-y dit Monsieur François en tendant le vélo à Rivo. Il posa le sien et monta sur l'autre. On le vit partir sur la route de la capitale, il en faisait bien et on entendait même quand il passait les vitesses. Il partit si loin qu'au bout de vingt minutes Monsieur François se demandait si Rivo allait revenir, s'il n'était pas parti de vrai comme un voleur. Mais Rivo s'en retourna et rendit le vélo en disant, c'est un vélo de champion, il avance bien et presque tout seul. Monsieur François demanda alors à Rivo s'il accepterait d'apprendre le vélo aux enfants du village. Il hésita, mais avec les yeux de tout le monde sur lui et surtout les yeux de Monsieur François qui lui avait prêté son vélo, il dit oui d'une petite voix. Les enfants se bougèrent sur eux-mêmes et montrèrent des sourires parce que chez nous un vélo c'est beau et cher et difficile à trouver.

Monsieur François a dit demain j'amène des vélos et vous allez apprendre, Rivo va vous apprendre.

Et là Mabili elle dit, nous les filles on a pas besoin de la barre, car avec on peut pas et elle montra la barre haute sur le vélo de course de Monsieur François.

Il lui répondit qu'il y aurait des vélos sans barre pour les filles et que c'était une promesse.

En partant sur son vélo de champion, Monsieur François était suivi par tous qui criaient derrière comme pour montrer une joie immense.

Et même qu'avant de partir Monsieur François m'avait dit que le lendemain il passerait me prendre pour aller à la capitale. C'est ce qu'il a fait.

C'était pas croyable des vélos pour nous les enfants. On savait tous que c'était impossible d'avoir des vélos. Impossible. Car un vélo c'est cher, très cher, parce que c'est en fer, parce que c'est une machine qui roule avec des pneus, avec une chaîne sur des pignons et un plateau et parfois un phare et une dynamo pour voir la nuit. D'ailleurs, ici, Rivo, qui en avait un, certains disaient que s'il l'avait, comme on savait qu'il était pas riche, c'est qu'il l'avait volé à la capitale. Lui disait que non, qu'on lui avait donné.

Un vélo, il fallait économiser des mois, des années pour l'avoir. Et donc pour nous les enfants c'était pas possible. Et pourtant Monsieur François venait de nous dire que si c'était possible. Et il était tellement beau et impressionnant dans son habit de coureur, et son vélo tellement comme ceux des champions qu'on était sûr maintenant qu'on aurait des vélos. Le plus beau cadeau jamais possible pour nous tous.

Le lendemain on est arrivés avec Monsieur François à la capitale et c'était un voyage long mais court parce qu'être dans la 404 bleue on veut y rester parce que c'est l'endroit où tout le monde ici voulait être.

Et avec Monsieur François on est arrivés aux autorités françaises. C'était l'Académie qui s'occupait des écoles du pays. Et là je me demandais pourquoi Monsieur François m'avait amené chez les Français.